

Les dimensions descriptives et interprétatives de la recherche phénoménologique. Complémentaires ou mutuellement exclusives ?

Scott D. Churchill

Volume 35, Number 2, Fall 2016

Les visages de l'interprétation en recherche qualitative

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1084380ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1084380ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour la recherche qualitative (ARQ), Université du Québec à Trois-Rivières

ISSN

1715-8702 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Churchill, S. (2016). Les dimensions descriptives et interprétatives de la recherche phénoménologique. Complémentaires ou mutuellement exclusives ? *Recherches qualitatives*, 35(2), 45–63. <https://doi.org/10.7202/1084380ar>

Article abstract

Cet article porte sur le fait que le débat actuel entre les méthodes phénoménologiques *descriptives et interprétatives* s'avère en grande partie fondé sur une compréhension erronée ou maladroite du sens de ces termes (tels qu'employés dans la littérature philosophique d'origine). Dans l'usage socialement construit de ces termes, en effet, ces deux adjectifs ont une vie qui leur est propre. Encore plus spécifiquement à l'intérieur du groupe que l'on appelle l'International Human Science Research Conference (IHSRC). Dans la culture de l'IHSRC, ces termes ont d'abord été utilisés de manière informelle, mais se trouvent désormais invoqués de manière plus « politique », pour séparer les camps en matière de recherche phénoménologique en sciences humaines. Walsh et Koelsch (2012) reconnaissent l'existence d'un tel débat et font référence à une faille qualitative à l'intérieur du champ. Une faille qui à mon avis peut faire plus de tort que de bien. Ne serait-ce que dans la mesure où, lorsqu'on met en place de fausses limites dans la structuration d'une expérience de recherche, le souci de déterminer si un travail s'avère descriptif ou interprétatif détourne de l'essentiel, à savoir que la description et l'interprétation s'avèrent bien plus proches ou apparentées que l'usage polémique des termes peut le laisser croire.

Les dimensions descriptives et interprétatives de la recherche phénoménologique. Complémentaires ou mutuellement exclusives?

Scott D. Churchill, Ph. D.

Université de Dallas

Résumé

Cet article porte sur le fait que le débat actuel entre les méthodes phénoménologiques *descriptives* et *interprétatives* s'avère en grande partie fondé sur une compréhension erronée ou maladroite du sens de ces termes (tels qu'employés dans la littérature philosophique d'origine). Dans l'usage socialement construit de ces termes, en effet, ces deux adjectifs ont une vie qui leur est propre. Encore plus spécifiquement à l'intérieur du groupe que l'on appelle l'International Human Science Research Conference (IHSRC)¹. Dans la culture de l'IHSRC, ces termes ont d'abord été utilisés de manière informelle, mais se trouvent désormais invoqués de manière plus « politique », pour séparer les camps en matière de recherche phénoménologique en sciences humaines. Walsh et Koelsch (2012) reconnaissent l'existence d'un tel débat et font référence à une faille qualitative à l'intérieur du champ. Une faille qui à mon avis peut faire plus de tort que de bien. Ne serait-ce que dans la mesure où, lorsqu'on met en place de fausses limites dans la structuration d'une expérience de recherche, le souci de déterminer si un travail s'avère descriptif ou interprétatif détourne de l'essentiel, à savoir que la description et l'interprétation s'avèrent bien plus proches ou apparentées que l'usage polémique des termes peut le laisser croire.

Mots clés :

DESCRIPTION, INTERPRÉTATION, PHÉNOMÉNOLOGIE, MÉTHODE, SCIENCES HUMAINES

Note de l'auteur : Ce texte est inspiré d'une communication présentée lors de la 33^e International Human Science Research Conference (IHSRC) tenue à l'Université St-François-Xavier (Antigonish, Nouvelle-Écosse) du 12 au 15 août 2014.

Le texte original a été traduit de l'anglais vers le français par Annie-Claude Deschênes et Christian Thiboutot avec l'autorisation de l'auteur.

Définitions classiques de la phénoménologie et appropriations contemporaines

Husserl et Heidegger étaient tous les deux assez clairs à ce propos : la description, avec l'explication et les analyses théoriques, appartient à la catégorie plus large de l'interprétation. Par définition, une description est une sorte d'interprétation (*Interpretation*); plusieurs termes allemands sont d'ailleurs assez couramment traduits par « interprétation » dans les travaux des phénoménologues européens germanophones : *Interpretation*; *Explikation*; *Analyse*; *Auslegung*; *Deutung*, etc. La sorte d'interprétation à laquelle Amedeo Giorgi (voir notamment Giorgi, 1970 et 2012) et les autres de l'école descriptive s'opposent plus précisément est l'interprétation théorique (ou l'analyse théorique), par laquelle on lit des données ou on observe des comportements, puis on se fait médiateur des descriptions selon les préconceptions dérivées d'une théorie formelle, comme les théories psychanalytiques ou humanistes. Une manière de faire qui peut aboutir à une justification (dans le pire des cas) ou à une explication biaisée (dans le meilleur des cas). Lors de mes années de formation à l'Université Duquesne², les interprétations s'annonçaient comme des erreurs à éviter dans le processus de traitement de nos données d'analyse. Il faut dire qu'à ce moment-là, le terme était employé dans le sens (anglo-saxon) de « traduire » (*translating*) dans un autre langage ou d'utiliser un jargon psychologique pour exprimer ce qui pourrait être mieux décrit à partir de termes plus simples.

Dans la perspective de la phénoménologie de Husserl (1913/1962), mettre entre parenthèses le préjugé naturaliste représentait la première étape. Celui-ci avait même ajouté une préface à *Ideen-1* pour s'assurer que le sens de cette mise entre parenthèses ne prête pas à malentendu et que, par conséquent, on ne se méprenne pas sur ce que signifie « faire » de la phénoménologie. Cette époque du préjugé naturaliste implique de mettre hors jeu notre réflexe à vouloir expliquer notre expérience, et cela, pour permettre à ce qui se révèle de surgir sans la médiation de concepts ou de théories préalables. Mais puisque une liberté complète à l'égard de tout préjugé est virtuellement impossible³, Husserl prétendra qu'il s'agit plutôt de nous positionner vis-à-vis de nos données (que celles-ci soient des mots ou d'autres formes d'expression) en neutralisant les préjugés les plus indésirables, comme les conceptions théoriques dont le filtre réduit le sens de l'expérience en le prédéterminant. Ce faisant, pense-t-il, la conscience du chercheur pourra se donner les moyens d'une nouvelle ouverture, d'une réelle curiosité.

A priori, Giorgi et Van Manen approchent tous les deux la tâche de la recherche en mettant l'accent sur l'importance de garder de telles influences à

l'écart du processus de recherche⁴. Qu'une école particulière soit maintenant considérée comme descriptive, alors que l'autre s'entend comme herméneutique, a toutefois moins à voir avec le sens des termes *description* et *herméneutique* (tels qu'ils apparaissent dans les travaux de Husserl et de Heidegger) qu'avec une préférence personnelle pour l'un ou l'autre de ces contributeurs contemporains dans le champ de la recherche en sciences humaines. Dans l'absolu, le fait que certains chercheurs ont reçu l'enseignement de Giorgi (et Colaizzi)⁵ et d'autres celui de Van Manen ne signifie pas automatiquement qu'un groupe est « descriptif » par rapport à l'autre, qui lui s'avère plus « herméneutique » ou « interprétatif ». Le détournement et la réduction de ces termes dans des catégories fermées et exclusives me semblent une erreur.

En ce qui concerne la phénoménologie descriptive, Husserl et Heidegger indiquent tous deux que la description en elle-même est une sorte d'interprétation. Husserl, dans son brouillon du texte *La Crise* (voir Husserl, 2008), a écrit :

Das ist „Interpretation“, aber offenbar nicht willkürliche, sondern Auseinanderwicklung einer evident aufweisbaren Intentionalität. Oder vielmehr, solche Aufwicklung ist von vornherein Interpretation; und alle Intentionalanalyse, alle Selbstverständigung des Bewusstseins, die in „Deskription“ ihren Ausdruck findet, ist Interpretation; in all ihrer Evidenz ist <sie> eben evidente Interpretation, die also ursprünglich rechtgebende ist (p. 2).

Le passage-clé dans cet extrait peut se lire comme suit : toute analyse intentionnelle, toute auto-compréhension de la conscience qui se déploie dans la description, est une interprétation. Dans le même esprit, Heidegger a affirmé, (1927/1985) :

Toute explicitation se fonde dans une compréhension. [...] Le parler est l'articulation de la compréhension [...] Ce qui est articulable dans l'explicitation [...] nous l'appelons le sens. La compréhension affectée de l'Être-au-monde *s'exprime comme parler*. [...] Aux significations, des mots s'attachent [...] (p. 161)

En définitive, nous constatons chez Heidegger un usage similaire de la compréhension et de l'intelligibilité comme quelque chose qui « s'exprime en tant que discours ». Une position qui s'avère presque identique à celle de Husserl (2008), qui prétend de son côté que ce qui « trouve son expression dans la description est de l'interprétation »⁶ [traduction libre] (p. 2). La description de Husserl (*Beschreibung*) signifie donc essentiellement la même chose que le

discours (*Rede*) chez Heidegger : tous deux impliquent la « mise en mots » de notre compréhension, qui est notre interprétation du sens.

Un article récent publié par David Rennie (2012) est entré en dialogue au sujet du sens de ces deux termes. Je vous suggère ceux-ci pour une considération en profondeur des difficultés encourues lorsque ces termes sont catégoriquement opposés l'un à l'autre, plutôt que proches dans un rapport dialogique. Mon avis personnel est que Giorgi, qui est commenté par Rennie, emploie le terme *interprétation* d'une manière plus étroite et plus restreinte, essentiellement pour faire référence à des formulations théoriques qui indiquent ou désignent des significations qui ne font sens qu'à l'intérieur d'un cadre de référence précis – à un point tel, à ses yeux, que l'on ne saurait plus parler de descriptions simples ou naïves à l'intérieur d'une démarche descriptive. Giorgi n'a en effet jamais vraiment considéré les constructions théoriques ou intellectuelles comme un point de départ pour la recherche phénoménologique. Ce qui ne signifie pas automatiquement qu'une description autorapportée s'avère par définition phénoménologique, mais plutôt qu'une description préthéorique permet au chercheur (qui a mis ses préjugés entre parenthèses) d'induire directement ou de rencontrer l'expérience mise à l'étude sans charger ses descriptions de présuppositions théoriques.

Pour Husserl aussi bien que pour Heidegger, la « mise en mots » (*beschreiben, reden*) de l'expérience se présente toutefois comme un acte d'interprétation au sens large du terme. Mais le but de la méthode de Giorgi et, pour autant que j'en sache, de celle de Van Manen également, est d'éviter d'apporter dans cette description – qui représente le point culminant d'une analyse basée sur une intuition directe (introspective) ou indirecte (empathique) – toute idéation conceptuelle qui surgisse d'une autre source que celle de l'objet de l'intuition en tant que tel. Bien qu'elle constitue techniquement une espèce d'interprétation (au sens large et allemand du terme), une description libérée de préjugés et de préconceptions se donne comme le but de la recherche en sciences humaines. Il s'agit là d'un réquisit constitutif de la méthode de Giorgi aussi bien que de celle de Van Manen qu'on a pourtant tendance à opposer en les identifiant pour l'un à la description, pour l'autre à l'interprétation. En ce sens, identifier et classer un de ces chercheurs comme étant descriptif ou interprétatif en dit souvent plus sur la filiation intellectuelle de celui qui parle que sur la contribution réelle et nuancée de Giorgi ou de van Manen eux-mêmes.

On peut penser à *beschreiben/schreiben* comme *bedeuten/deuten* : l'écriture cède à la description tout comme la saisie du sens se rapporte au sens lui-même. *Schreiben* veut dire « écrire » – *beschreiben* signifie décrire. Ce qui

ressort de cela ou se présente comme le résultat de l'écriture est ce que l'on appelle « description » (*beschreiben*, décrire). D'après Bruno Bettelheim (1982), le mot allemand *Deutung* réfère à une tentative pour s'emparer de la signification de quelque chose. Le chef-d'oeuvre de Freud (1899/2010) ne s'intitulait pas *Die Interpretation der Träumen*, mais plutôt *Die Traumdeutung* : « la tentative de s'emparer de la signification des rêves ». Tout comme pour *schreiben* et *beschreiben*, où un mot est construit à partir de la signification d'un autre mot qui lui sert de racine, *Deutung* est la signification à laquelle quelqu'un aboutit, le résultat dont on s'empare. Lorsqu'on tente de traduire cette signification en mots, que l'on choisit des mots pour communiquer (plutôt qu'une flûte, par exemple, ou de peindre sur une toile), alors nous « décrivons » réellement. Pour Husserl ainsi que pour Dilthey, cette mise en mots nécessite d'écrire (*schreiben*). Le résultat final de ce passage à l'écrit est *Beschreibung* (ou description). Pour Heidegger, l'accent est mis sur le parler et, donc, sur le *Rede* (le discours). Discours qui d'après ce dernier se donne comme le mode d'expression privilégié lorsqu'il s'agit plutôt de comprendre les autres (l'écriture s'avère une aventure plus solitaire; parler exige la présence de quelqu'un qui écoute et, à ce titre, est plus explicitement relationnel).

Lorsque nous décrivons la couleur du ciel (bleu), nous énonçons un fait. Lorsque nous suggérons ensuite que Dieu a voulu ou a fait que le ciel soit bleu, nous interprétons la signification du ciel bleu et nous nous engageons dans la *deutung*, qui confère un sens particulier (*Bedeutung*). Si je saisis le sens des données autorapportées, ou encore le sens des analyses de Giorgi ou de Van Manen, je m'engage dans l'*Auslegung*, à savoir dans l'interprétation d'un texte qui peut aussi être *Interpretation*. Naturellement, on peut aussi faire l'*Interpretation* d'un rêve ou d'une peinture. Mais il ne s'agit pas à proprement parler, dans de tels cas, de textes. C'est en ce sens que l'expression *Auslegung* est réservée par Dilthey (1927/1977) à l'interprétation de textes. L'*Explikation* et l'*Analyse* visent aussi des interprétations qui impliquent des mises en mots.

J'ai ma propre intuition à propos de la différenciation entre l'analyse phénoménologique descriptive et l'analyse interprétative : la première a été développée par Husserl pour effectuer l'analyse des perceptions intuitives (imaginatives, rétentives, empathiques) d'un sujet qu'il n'est lui-même qu'à la faveur de son expérience intentionnelle. Il s'agit donc des intuitions d'un individu (*anschauen* : « regarder vers » ou « contempler »). Le verbe *rencontrer*, que Heidegger a préféré mettre de l'avant, capture mieux le sens de *Anschauung*, qui implique la totalité de sens de la situation à l'intérieur de laquelle le sujet se trouve lorsqu'il fait l'expérience de quelque chose.

Lorsque nous nous tournons vers les descriptions de nos participants de recherche, nous sommes placés dans une situation herméneutique à l'intérieur de laquelle nous avons d'abord à « interpréter » (*auslegen*), c'est-à-dire à comprendre les mots des participants. Je ne parle pas, ici, bien entendu, d'une interprétation au sens théorique de l'expression, c'est-à-dire d'une interprétation qui substitue le langage des concepts à celui de l'expérience. Le titre du chef-d'oeuvre de Freud, *L'interprétation des rêves (Die Traumdeutung)*, évoque la même nuance. Pour Freud, il n'y a qu'une seule voie à l'interprétation des rêves. Ce qui ne signifie pas une seule interprétation possible ou vraie, ou un seul produit final, mais au contraire une seule manière (essentiellement langagière et tâtonnante) d'interroger le sens. À savoir par la *deutung* ou l'approche du sens par les associations libres du rêveur. Le même processus est à l'œuvre dans nos analyses de protocoles, où l'on approche la signification par l'entremise des associations libres que les sujets font eux-mêmes à propos de leurs propres données (récits d'expériences). En ce sens précis, Freud et Heidegger semblent avoir considéré les autoélaborations des personnes à titre d'arrière-plans herméneutiques pour l'interprétation.

Je définirais ici *deux* perspectives, à l'intérieur de l'attitude phénoménologique, qui nous permettent d'être en contact avec les significations qui s'attachent à l'expérience humaine. Chacune est constituée d'empathie ou, si l'on veut, d'une expérience de participation interhumaine. Dans une perspective empathique à la troisième personne, on peut lire un roman, parcourir le journal intime de quelqu'un, observer un comportement humain en fonction de notre champ d'expertise, tout en nous identifiant au sujet étudié, pour arriver au sens. Dans la perspective à la deuxième personne, au sein de laquelle quelque chose nous est adressé personnellement, l'expérience empathique s'avère plus saisissante et nous faisons partie de ce qui est éprouvé. Pensons par exemple à la victime d'un accident vasculaire cérébral qui se retourne et, soudainement, nous fixe du regard. Ou à n'importe quel moment de proximité relationnelle et de présence lors duquel nous sommes convoqués auprès du vécu qui cherche à se dire.

Malheureusement, la recherche phénoménologique signifie (trop) souvent que des données sont simplement constituées de faits énoncés par des gens, de données autorapportées. Un peu comme s'il suffisait que quelqu'un se raconte pour croire la phénoménologie accomplie. Il semblerait en effet que de telles données ne procèdent pas de véritables descriptions expérientielles, mais plutôt de fragments d'expériences avancées à la manière de données brutes. Cela reflète *une perte du fondement de l'expérience*, c'est-à-dire une perte du fondement de la description de cette expérience. Description qui constitue pourtant la base pour tout chercheur qui tente d'approcher de manière

empathique l'univers du participant afin d'effectuer une « réduction » sur l'expérience de celui-ci pour transiter de l'« attitude naturelle » vers l'attitude *phénoménologique*. Un peu paradoxalement, donc, la première observation est que l'étiquette « phénoménologique » – lorsqu'appliquée à la recherche aujourd'hui – ne signifie plus nécessairement que le chercheur a adopté une attitude phénoménologique! Cela est bien dommage, mais force est d'admettre que l'adjectif phénoménologique a été (et continue) d'être utilisé à plusieurs sauces et dans le plus grossier des cas, à l'expérience la plus immédiate et subjective.

Le style d'attention véritablement contemplatif qui est caractéristique de l'attitude phénoménologique permet de nous émerveiller sur ce qui se présente à nous. Lorsque le chercheur déploie un intérêt intense, il écoute chacune des nuances d'un sujet qui se présente dans le but de détecter d'éventuelles significations. Des mots uniques ou des phrases se déploient en des constellations de sens. Lorsqu'on devient de plus en plus absorbé dans le monde du sujet, il se produit une sorte de relâchement de l'emprise que l'on exerce assez naturellement sur notre propre monde; le chercheur commence ainsi à habiter le champ existentiel du sujet. En étant présent au monde décrit par le sujet, le chercheur arrive à se syntoniser avec le « halo de sens » déployé autour des mots du sujet.

À l'intérieur de l'attitude phénoménologique, il y a une suspension de la croyance habituelle que le monde est vraiment tel qu'il apparaît pour le sujet. Une croyance différente apparaît à sa place : celle que les significations vécues sont le corrélat d'attitudes assumées (ou non) en toute connaissance de cause (ou pas). Il se produit alors un retournement : il devient possible de passer des faits donnés aux significations vécues; de la situation telle qu'elle est donnée dans l'expérience du sujet, on passe à une appréhension réflexive du sens de cette situation (telle qu'elle s'avère constituée par la conscience du sujet). « Ce qui était jusqu'ici simplement accepté comme *évident* [...] est désormais reconnu comme une performance de la conscience sujette à l'analyse » (Natanson, 1973, p. 59, les italiques sont de nous).

Rassembler des données autorapportées ne suffit pas pour qualifier de phénoménologique un travail de recherche; c'est dans la lecture des données que cette méthode prend vie, que les principes phénoménologiques sur lesquels elle est basée commencent à se déployer en pensée. C'est lors de ce moment intuitif où l'on s'approche de l'expérience de l'Autre qu'il devient possible d'offrir un regard phénoménologique sur ce qui fait désormais partie d'une expérience et d'une conscience partagées – ce qui permet de voir, de ressentir

et même d'imaginer l'expérience vécue que la recherche se donne pour tâche d'explorer.

Les rôles des premières impressions dans la tentative pour saisir le sens des données qualitatives

Dans notre propre adaptation de la méthode de Giorgi, effectuée dans le cadre de nos cours de recherche (en psychologie) à l'Université de Dallas, il a été suggéré à nos étudiants d'identifier leurs premières impressions à propos de leur lecture initiale des données, puis de les mettre de côté jusqu'à ce qu'ils aient traversé chacun des moments de l'expérience décrits dans le protocole ou les données de l'entretien. La valeur des premières impressions tient dans le fait qu'elles contiennent les perceptions immédiates du chercheur, qui reflètent le plus souvent les thèmes psychologiques qui sautent aux yeux du chercheur qui rencontre les données pour la première fois. Plus tard, ces premières impressions peuvent être utilisées comme manière de s'assurer que les thèmes à pertinence psychologique ne sont pas négligés durant la phase de l'analyse par unités de sens, où il arrive parfois que les chercheurs perdent le sens de l'ensemble au profit d'une partie, plus spécifique, des données.

En prenant d'abord note de ses premières impressions (avant de s'engager dans l'analyse systématique des unités de sens), le chercheur rencontre deux intérêts méthodologiques. Les thématisations spontanées – non critiques par définition – peuvent d'abord être mises de côté. *A priori*, en effet, il s'agit de faire en sorte que celles-ci ne biaisent pas la lecture à la fois ouverte et approfondie des données, c'est-à-dire leur abord dans l'esprit d'une herméneutique critique. Ces premières impressions pourront toutefois, dans un deuxième temps, trouver leur pertinence. L'idée étant simplement, à la base, de ne pas faire jouer sourdement ou automatiquement les préjugés et/ou l'expérience immédiate du chercheur (à savoir la manière dont l'attitude naturelle peut être engagée jusque dans les expériences personnelles de celui-ci).

Il y a toujours un risque, en l'occurrence, que les premières impressions du chercheur agissent comme des évocations non intentionnelles de thèmes présents dans la littérature psychologique. Des thèmes généraux ou tenus pour évidents et ainsi cristallisés dans des manières de voir du chercheur, qui échapperaient alors à tout examen critique. Ces impressions, toutefois et en dépit de tels risques de contamination, restent des sources potentiellement riches d'aperçus sur les données. Aperçus par ailleurs faciles à « oublier » une fois les nombreuses lectures de données effectuées par le chercheur (parfois jusqu'au point de saturation) – qui aura aussi réfléchi sur les nuances de chacune des unités de signification. Ces premières impressions pourront plus

tard s'avérer une source appréciable de thèmes psychologiques sur lesquels il est quand même possible d'avoir un regard critique. Notamment si ces impressions sont employées pour insuffler un peu de vie dans des données rendues muettes, pour ainsi dire, dans la familiarité du chercheur et de ses données.

Dans la méthode de Giorgi (1975, 1985, 1989, 2009), on doit systématiquement réviser toutes les données en identifiant le thème central de chaque « unité de sens » avant de réfléchir à ce thème (à titre de révélateur de significations psychologiques). Dans notre adaptation de la méthode de Giorgi en classe et dans la supervision de projets de thèse, il nous est apparu que le fait de demander aux jeunes chercheurs de noter leurs premières impressions les aide à ne pas perdre de vue leurs associations initiales (souvent très riches) à propos de leurs données, notamment lorsqu'ils s'engagent (un peu plus tard) dans leurs analyses formelles. C'est la simplicité et la familiarité de ces premières impressions qui les rendent un peu moins intimidantes à articuler en premier lieu. De même, dans l'analyse des unités de sens où les divers moments de l'expérience d'une personne sont soumis à la réflexion du chercheur, j'encourage l'informalité – surtout lorsqu'il s'agit de noter les impressions psychologiques qui se dégagent des données.

Dans notre propre expérience de chercheur, les notes que nous consignons pour notre propre usage lorsqu'il s'agit d'analyser les « parties » de l'expérience du participant nous sont apparues comme des « résidus » laissés sur le bord du chemin dans le processus de thématization des résultats. Elles ne constituent pas, en effet, les affirmations formelles d'une analyse phénoménologique : elles représentent plutôt des rapprochements rencontrés en chemin. C'est à partir de ces rapprochements, toutefois, qu'il devient par la suite possible de façonner une « histoire psychologique » cohérente, qui se juxtapose à l'histoire initiale du participant, qu'on espère en même temps rendue plus claire, plus parlante, dans le processus de son dévoilement par la recherche. L'ensemble des détails pertinents de l'histoire d'origine⁷ doit être préservé dans l'histoire psychologique (dans le cas d'une analyse de récit) ou dans la description structurelle (dans le cas d'une analyse de point de vue) articulée par le chercheur. Cela dit, dans une présentation idéale des résultats, la présence des données d'origine est tellement implicite qu'on devrait être capable de lire les résultats sans d'abord avoir à lire les données. Il s'agit toutefois d'un défi de taille et dans la plupart des cas une certaine sorte de résumé des données devrait être intégrée avant la présentation des résultats afin d'assurer que la nature phénoménologique de la source de données ne demeure pas cachée au lecteur.

Il y a toujours, bien entendu, un cercle herméneutique impliqué dans les actes de thématization (pour employer le terme de Husserl en matière d'analyse de données) : dans les formulations plus anciennes de la méthode de Giorgi, on lit les données (qui représentent chacune une unité ou un moment de l'expérience), puis on identifie le thème central de ce moment ou de cette unité de sens. La prochaine (et cruciale) étape est de réfléchir à ce thème en tant que révélateur d'une signification psychologique. En définitive, la nature d'une analyse est définie en vertu de la méthode réflexive employée, pas par les données.

La description

Le principe phénoménologique de la description (par rapport à l'explication) dirige le chercheur vers ce que Keen (1975, 2003) appelait la *texture* de l'expérience, à savoir la description richement nuancée et idiographique d'un événement tel qu'il est vécu. Le principe phénoménologique de la recherche de l'essentiel – que l'on décide ou non de déconstruire ce qui est entendu par « essentiel » – dirige le chercheur vers l'aspect structurel de l'expérience ou, si l'on veut, vers des caractéristiques de nature plus formelle, qui par définition demeurent les mêmes tout au long d'une série de variations. « L'accidentel » et le « nécessaire », le texturé et le structuré, sont tous illuminés par les thématizations descriptives.

Les principes herméneutiques nous ont aidés à aller au-delà de ce qui apparaît initialement, vers des couches de plus en plus approfondies de significations, accessibles lorsque l'on « écoute avec la troisième oreille » (Reik, 1948). Ce n'est bien entendu pas une exigence pour la recherche en sciences humaines, mais il peut s'agir d'une ouverture inspirante sur la vie telle qu'elle est vécue. Ainsi que nous l'avons mentionné précédemment, le glissement d'une réflexion phénoménologique descriptive vers une réflexion herméneutique-phénoménologique a par le passé été généralement entendu comme un glissement réflexif de la simple description vers l'interprétation (voir Giorgi, 1992 et 2000). Les composantes structurelles et texturales sont toujours relevées et décrites; par contre, une attention plus grande est portée aux significations contextuelles (c'est-à-dire le texte est interprété à l'intérieur du cadre existentiel sans cesse grandissant appartenant à l'auteur du texte).

Sans trop s'égarer dans une discussion sur l'herméneutique, on pourrait simplement faire référence à la méthode « herméneutique-existentielle » de Heidegger (1927/1962), à l'intérieur de laquelle un moment de l'expérience se retrouve situé à l'intérieur d'une « structure de soin » principale, définie de manière existentielle. La thématization encourue devient un acte interprétatif de la part du chercheur, et ce, dans la mesure où celui-ci résume un moment de

l'expérience dans les termes du projet qui l'anime et des contingences qui définissent les contours de sa situation de sens au sein de laquelle il est impliqué.

Lorsque quelque chose d'aussi élaboré que la structure de soin de Heidegger – ou le schéma développemental psychosexuel de la psychologie des profondeurs – est amené à avoir une influence sur des données qualitatives, on parle avec justesse de l'engagement dans l'interprétation plutôt que dans un acte purement descriptif. Dans de tels actes, on navigue à travers les données jusqu'à une dimension profonde sous-jacente ou conceptuellement prédéterminée. On pourrait dire la même chose à propos de la condensation, en quatre thèmes, des existentiels de Heidegger⁸.

L'écoute en profondeur

À la dimension d'« entendre » (*hearkening* en anglais ou *hорchen* en allemand) s'associe une forme d'écoute plus profonde, qui nous permet même d'écouter en silence. Heidegger (1927/1962) nous dit à cet égard que dans « entendre », notre présence et celle d'autrui jaillissent ensemble, qu'il devient possible d'expérimenter quelque chose, par exemple, à propos de celui qu'*est* l'Autre. Dans la psychothérapie et la recherche en psychologie, tout comme dans la vie quotidienne, cet « entendre » requiert une sensibilité à la totalité d'une personne, tout comme une sensibilité ou un tact à son propre égard. Lorsqu'on écoute un patient ou qu'on parcourt des données qualitatives, notre capacité à ressentir l'être-donné déployé dans les données dépend de la mise entre parenthèses de nos propres sentiments et du tact exercé vis-à-vis de nos propres cadres de référence. En ce sens, notre processus subjectif participe inévitablement à notre perception/compréhension d'autrui. Nous ne pouvons réellement comprendre l'Autre, en effet, que lorsque nous avons été capables de ressentir ou de souffrir auprès de lui, c'est-à-dire de participer à son expérience. On ne se souvient pas de nos propres souffrances (cela peut, bien sûr, venir plus tard). Pour le moment, il s'agit de « pâtir » auprès d'autrui, d'être avec lui dans l'expression de son vécu, de ses peines ou de ses joies, en un mot de sa réalité, au moment où nous sommes témoins de son être. On pourrait même dire, sur un mode imagé, qu'il s'agit de s'harmoniser avec une forme d'expérience qui reste enfouie sous les effets de surface de l'expression d'Autrui, quelque part tout juste hors de sa portée. On peut la sentir, on subodore sa présence, bref on sait qu'elle est là. Pour employer les propos de Heidegger (1927/1962), ce qui est appelé à être compris ou entendu n'est pas explicitement révélé « dans ce qui est dit dans la conversation »⁹ [traduction libre] (p. 205), mais plutôt dans ce que l'on devine être le « sujet » de cette conversation. Une telle compréhension requiert des moments d'harmonie

partagée qui arrivent assez spontanément et ne peuvent qu’être cultivés – plutôt que forcés ou construits – dans l’expérience du chercheur. Dans la compréhension de l’être-ensemble, on ne retombe donc pas dans son propre monde intérieur : nous demeurons curieux et attentifs au monde personnel de l’Autre, qui est désormais un monde partagé.

S’atteler aux contextes motivationnels de l’expérience

En se basant sur Husserl (1913/1962, 1911/1965) et Schütz (1932/1967), on ne regarde plus seulement les contextes significatifs de l’expérience, mais aussi les contextes motivationnels. En nous inspirant de la psychanalyse existentielle de Sartre, nous pouvons chercher à approcher le « projet de vie » général qui sous-tend un « projet situationnel » donné (voir Churchill, Lowery, McNally, & Rao, 1998). Les motifs ou intérêts sous-jacents sont parfois si implicites que l’on doit s’engager dans ce qui apparaît comme un acte d’interprétation, et ce, afin de faire la lumière sur ceux-ci. Dans d’autres occasions, le projet de vie est mentionné immédiatement par le sujet de recherche; dans de tels cas, rejoindre les horizons du projet d’une personne signifie simplement qu’il faut porter attention à la relation entre un moment particulier de l’expérience de cette personne et le matériel autorévéélé par ailleurs dans les données. Concrètement, pour chacune des unités de sens, le chercheur pose cette question aux données : « quel est le projet (d’être) du sujet, ici? Quel motif ou quelle orientation (Schütz, 1932/1967) nous aide à comprendre ce qui se passe chez le sujet? Naturellement, le chercheur doit parfois, aussi, être attentif à l’aveuglement du sujet en regard de sa propre expérience.

Une compréhension structurelle

Cet aspect de l’approche phénoménologique consiste en une présence plus investie auprès de la description opérée par le sujet, ce qui permet à des segments de description de devenir plus perceptibles (quoique toujours inséparables) au sein même de l’expérience du sujet. Au contraire d’une analyse qui voudrait découper le phénomène en parties apparemment divisibles pour en recoller les morceaux par la suite, la méthode phénoménologique est une tentative d’appréhension des parties à partir d’un tout. Une telle analyse consiste en « la distinction des constituants d’un phénomène ainsi que [dans] l’exploration de leurs relations et connexions avec des phénomènes adjacents »¹⁰ [traduction libre] (Spiegelberg 1983, p. 691). Dans la conscience du chercheur, un mouvement dialectique s’opère en allant de la partie au tout, puis du tout vers la partie : le chercheur obtient, à partir de la lecture initiale de la description, une intuition de l’ensemble à partir de la cohérence entre les parties. Il peut ensuite retourner à la description dans un nouvel effort pour discerner et comprendre les relations entre les parties et le tout; c’est dans la

relation pressentie entre un moment de l'expérience du sujet et l'ensemble des autres moments du « tout » que la portée psychologique sera trouvée.

Conclusion

De nouveau, il importe de mettre l'accent sur le fait que l'analyse phénoménologique est « l'analyse des phénomènes eux-mêmes, non pas des expressions qui leur font référence »¹¹ [traduction libre] (Spiegelberg 1983, p. 690). Les descriptions du sujet (alors que les significations de l'expérience du sujet commencent à résonner à l'intérieur des propres expériences du chercheur) sont le média par lequel le chercheur pénètre dans le monde du sujet et en même temps saisit ce monde comme une fonction de la présence du sujet (ou de son intentionnalité). « Ce qui était jusqu'ici accepté comme évident – si évident, en fait, que ce ne fut même pas remarqué ou mentionné – est désormais reconnu comme une performance de la conscience et est sujet à analyse »¹² [traduction libre] (Natanson 1973, p. 59). Dans la mesure où les sens immanents appréhendés dans la réflexion ne sont pas nécessairement évidents ou clairement présentés dans la description originale, le processus de l'analyse est une « explicitation » (Giorgi, 1970).

Par exemple, une personne inattentive qui serait dans le processus de choisir le « bon » maillot de bain ne serait pas du tout consciente de la mesure dans laquelle sa sélection est basée sur les commentaires du vendeur ou de la vendeuse, alors qu'une attention particulière au dialogue décrit pourrait démontrer son influence significative¹³ [traduction libre] (Churchill & Wertz, 1985, p. 555).

Il s'agit aussi d'une caractéristique intrinsèque de l'analyse phénoménologique que son intuition aspire à être eidétique, c'est-à-dire qu'elle aspire à distinguer l'essentiel de l'accidentel ou du fortuit. Ce n'est pas n'importe quelle composante, dimension implicite, relation entre les différents aspects ou orientation omniprésente que l'analyse cherche à discerner, mais bien ce qui constitue la structure essentielle et invariante de l'expérience.

Par exemple, le fait qu'un maillot de bain a été acheté à un certain moment de la journée n'est pas nécessairement essentiel, le choix d'un autre département du magasin aurait probablement permis une variation de l'expérience sans en faire changer intégralement le sens; peut-être s'agit-il du fait que l'achat a été effectué tard, après une longue et dure journée, dans le département d'un magasin bondé, qui est l'élément nous servant à percevoir la résignation précipitée dans la participation du sujet¹⁴ [traduction libre] (Churchill & Wertz, 1985, p. 555).

L'analyse phénoménologique aspire à diversifier les niveaux de généralité en partant d'un individu unique vers l'universel. Les significations essentielles propres à une expérience particulière, comme la résignation précipitée de l'exemple ci-dessus, peuvent ne pas être essentielles à tout acte d'achat, mais sont caractéristiques d'un certain « type » d'expérience. L'accès à des niveaux supérieurs de généralité nécessite la comparaison qualitative de divers cas individuels, réels et imaginés, dans lesquels le chercheur tend à induire des convergences et des divergences, pour enfin avoir accès à une relative généralité, universalité, typicité et idiosyncrasie.

Enfin, la valeur des découvertes de la recherche phénoménologique – qu'on l'appelle « descriptive » ou « interprétative » – dépend de leur habileté à aider les autres à gagner une nouvelle perception sur ce qui a été vécu sans avoir été réfléchi. « La fonction principale de la description phénoménologique est de servir de guide fiable pour l'auditeur à l'affût de son expérience effective ou potentielle d'un phénomène »¹⁵ [traduction libre] (Spiegelberg, 1983, p. 694). D'autres descriptions provenant de points de vue différents pourraient alors enrichir, donc étendre, ou même possiblement radicalement décentrer ce qui restera éternellement une connaissance partielle de la vie humaine.

Notes

¹ L'International Human Science Research Conference est une rencontre scientifique qui se tient annuellement et qui assure la rencontre de chercheurs de partout dans le monde. Plusieurs disciplines y trouvent des représentants : la psychologie, l'éducation et la pédagogie, la philosophie, la littérature, les sciences infirmières, l'architecture, les arts, l'anthropologie, etc. L'IHSRC se tient en alternance en Amérique du Nord et en Europe (ou ailleurs dans le monde). Ses dernières éditions ont été tenues en Norvège (Trondheim, 2015), au Canada (Antigonish, 2014, et Montréal, 2012), au Danemark (Aalborg, 2013) et en Angleterre (Oxford, 2011). La conférence a été fondée il y a 35 ans sous l'initiative d'Amedeo Giorgi et a pour but de mettre en rapport des acteurs de la vie académique (étudiants gradués et professeurs) intéressés par l'approche phénoménologique, et ce, aussi bien en matière d'enseignement que de pratique et de développement de la recherche. À l'intérieur de l'IHSRC, il n'est pas rare d'assister à une sorte de culture de contraste entre les approches dites « descriptive » et « compréhensive » de la phénoménologie. Ce contraste, évidemment, évoque également celui de la phénoménologie et de l'herméneutique ou, si l'on veut, des chercheurs qui assument la phénoménologie comme une méthodologie et ceux qui préfèrent l'intégrer à une démarche de recherche interprétative, inspirée par l'expérience de l'art et le modèle du texte.

² L'Université Duquesne est située à Pittsburgh, aux États-Unis, et est connue pour être un centre névralgique en matière de développement de la recherche phénoménologique en sciences humaines, depuis plus d'un demi-siècle. Plusieurs universitaires y ont d'ailleurs été invités au fil des ans, dont J. H. van den Berg, Mikaël Dufrenne, Michel Foucault, etc.

³ « Le plus grand enseignement de la réduction est l'impossibilité d'une réduction complète », dit en effet Merleau-Ponty dans *Phénoménologie de la perception* (1945, p. VIII).

⁴ Dans son livre *Researching Lived Experience* (1990), Max van Manen affirme, en clarifiant son appropriation herméneutique de la phénoménologie, qu'elle diffère des phénoménologies descriptives existantes : « *To do hermeneutic phenomenological research is to attempt to accomplish the impossible: to construct a full interpretive description of some aspect of the lifeworld, and yet to remain aware that lived life is always more complex than any explication of meaning can reveal* » (p. 18). « *Yet, it is possible to make a distinction in human science research between phenomenology (as pure description of lived experience) and hermeneutics (as interpretation of experience via some "text" or via some symbolic form)* » (p. 25). « *In this text we will simply use the term 'description' to include both the interpretative (hermeneutic) as well as the descriptive (phenomenological) element. [...] Often the terms are employed interchangeably* » (p. 26).

En clarifiant son approche herméneutique de la phénoménologie, van Manen est donc équivoque en ce qui concerne la signification de la description et de l'interprétation. Giorgi, quant à lui, pense plutôt ceci : « *By way of summary, then, description is a predication; it denotes that a linguistic expression accurately delineates the non-linguistic state of affairs to which it refers. [...] Interpretation always implies that something is not entirely clear and that an effort is required to make the issue clear, but the claim always remains plausible rather than definitive. It seems to me that both modes are often used in research projects and the attempt to reduce everything to one or the other is simply wrong* » (2014, p. 544).

⁵ À l'Université Duquesne, l'idéal de la description a été défendu non seulement par Giorgi et Colaizzi (ainsi que par W. Fischer et von Eckartsberg) dans leurs classes de recherche, mais aussi par C. Fischer dans ses classes d'évaluation. Tout comme des phénoménologues existentiels comme Heidegger et Sartre ont essayé de montrer que l'essence de l'homme réside dans son existence, s'engageant ainsi dans une eidétique au niveau le plus général (anthropologique), la faculté de philosophie de l'université Duquesne nous a enseigné à approcher l'essence des types d'expérience (comme la variété des émotions et des affects : l'amour, la colère, la peur, la déception, la jalousie, la frustration, etc.), chacune constituant un type de sentiment et étant dotée d'une structure particulière. Ces enquêtes eidétiques sur les *sortes* de sentiments, ou même les *modes* de conscience (motivation, désir, émotivité) ont permis d'approcher la personne en tant que manifestation d'un « style ». En effet, lorsqu'on observe la variété des aspects d'une personne à travers différentes situations, on rencontre un style ou une

individualité irréductible à un seul de ces aspects, mais en même temps présent en chacun de ceux-ci.

⁶ « *indicate that description is itself a kind of interpretation* » (Husserl, 2008, p. 2).

⁷ Qu'il s'agisse d'un récit, c'est-à-dire de la description détaillée d'un événement, ou d'une série de descriptions de moments expérientiels illustrant un point de vue constitutif d'une manière de voir, selon la nature du phénomène à l'étude.

⁸ À savoir la mondanéité, la corporéité, l'être-avec et la temporalité.

⁹ « *what is said [explicitly] in the talk* » (Heidegger, 1927/1962, p. 205).

¹⁰ « *the distinguishing of the constituents of the phenomenon as well as the exploration of their relations to and connections with adjacent phenomena* » (Spiegelberg, 1983, p. 691).

¹¹ « *analysis of the phenomena themselves, not of the expressions that refer to them* » (Spiegelberg, 1983, p. 690).

¹² « *What had hitherto been simply accepted as 'obvious'—so obvious, in fact, that it went beyond the barest notice or mention—is now recognized reflectively as a performance of consciousness and subjected to analysis* » (Natanson, 1973, p. 59).

¹³ « *For instance, a person unreflectively absorbed in the process of selecting the "right" bathing suit may not state directly or even be actually aware of basing her selection on the comments of the salesperson, yet a careful intuition of the described dialog may show its significant shaping power* » (Churchill & Wertz, 1985, p. 555).

¹⁴ « *For instance, that a bathing suit was purchased at a particular time of day may not be essential, and even the particular department store might allow variation without altering the integral meaning of the experience; but perhaps it is the fact that the purchase occurred late, after a long, hard day, and in a big crowded department store, that is necessary for insight into the harried resignation of the subject's participation* » (Churchill & Wertz, 1985, p. 555).

¹⁵ « *The main function of phenomenological description is to serve as a reliable guide to the listener's own actual or potential experience of the phenomena* » (Spiegelberg, 1983, p. 694).

Références

- Bettelheim, B. (1982). *Freud and man's soul*. New York, NY : Random House.
- Churchill, S. D., Lowery, J., McNally, O., & Rao, A. (1998). The question of reliability in interpretive psychological research : a comparison of three phenomenologically-based protocol analyses. Dans R. Valle (Éd.), *Phenomenological inquiry : existential and transpersonal dimensions* (pp. 63-85). New York, NY : Plenum Press.

- Churchill, S. D., & Wertz, F. J. (1985). An introduction to phenomenological psychology for consumer research : historical, conceptual, and methodological foundations. Dans E. C. Hirschman, & M. B. Holbrook (Éds), *Advances in consumer research* (Vol. 12, pp. 550-555). Provo, UT : Association for Consumer Research.
- Dilthey, W. (1977). The understanding of other persons and their expressions of life (K.L. Heiges, Trad.). Dans W. Dilthey (Éd.), *Descriptive psychology and historical understanding* (pp. 121-140). The Hague : Martinus Nijhoff. (Ouvrage original publié en 1927).
- Freud, S. (2010). The interpretation of dreams (J. Strachey, Trad.). New York, NY : Basic Books. (Ouvrage original publié en 1899).
- Giorgi, A. (1970). *Psychology as a human science*. New York, NY : Harper & Row.
- Giorgi, A. (1975). An application of phenomenological method in psychology. Dans A. Giorgi, C. Fischer, & E. Murray (Éds), *Duquesne studies in phenomenological psychology* (Vol. 2, pp. 82-103). Pittsburgh, PA : Duquesne University Press.
- Giorgi, A. (1985). Sketch of a psychological phenomenological method. Dans A. Giorgi (Éd.), *Phenomenology and psychological research* (pp. 8-22). Pittsburgh, PA : Duquesne University Press.
- Giorgi, A. (1989). One type of analysis of descriptive data : procedures involved in following a scientific phenomenological method. *Methods : A Journal for Human Science*, 1, 39-61.
- Giorgi, A. (1992). Description versus interpretation : competing alternative strategies for qualitative research. *Journal of Phenomenological Psychology*, 23(2), 119-135.
- Giorgi, A. (2000). The similarities and differences between descriptive and interpretative methods in scientific phenomenological psychology. Dans B. Gupta (Éd.), *The empirical and the transcendental : a fusion of horizons* (pp. 61-75). New York, NY : Rowan & Littlefield.
- Giorgi, A. (2009). *The descriptive phenomenological method in psychology : a modified Husserlian approach*. Pittsburgh, PA : Duquesne University Press.
- Giorgi, A. (2012). The descriptive phenomenological method in psychology. A modified Husserlian approach. *Journal of Phenomenological Psychology*, 43(1), pp. 3-12.

- Giorgi, A. (2014). An affirmation of the phenomenological psychological descriptive method : a response to Rennie (2012). *Psychological Methods*, 19(4), 542-551.
- Heidegger, M. (1985). *Être et temps*. (E. Martineau, Trad.) [Édition numérique hors-commerce]. (Ouvrage original publié en 1927). Repéré à http://t.m.p.free.fr/textes/Heidegger_etre_et_temps.pdf
- Heidegger, M. (1962). *Being and time* (J. MacQuarrie & E. Robinson, Trad.). New York, NY : Harper & Row. (Ouvrage original publié en 1927).
- Husserl, E. (1962). *Ideas : general introduction to pure phenomenology* (W. R. B. Gibson, Trad.). New York, NY : Collier Books. (Ouvrage original publié en 1913).
- Husserl, E. (1965). Philosophy as a rigorous science. Dans Q. Lauer (Éd. et trad.), *Phenomenology and the crisis of philosophy* (pp. 71-148). New York, NY : Harper Torchbacks. (Ouvrage original publié en 1911).
- Husserl, E. (2008). *Die Lebenswelt. Auslegungen der vorgegebenen Welt und ihrer Konstitution. Texte aus dem Nachlass (1916-1937)*. [The Life-world. Explications of the pre-given world and its constitution. Texts from the estate (1916-1937).] *Husserliana* 39 (Rochus Sowa, Éd.). New York, NY : Springer.
- Keen, E. (1975). *A primer in phenomenological psychology*. New York, NY : Holt, Rinehart, & Winston.
- Keen, E. (2003) Doing psychology phenomenologically : methodological considerations. *The Humanistic Psychologist*, 31(4), 5-33.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard, Folio/Essais.
- Natanson, M. (1973). *Edmund Husserl : philosopher of infinite tasks*. Evanston, IL : Northwestern University Press.
- Reik, T. (1948). *Listening with the third ear : the inner experience of a psychoanalyst*. New York, NY : Farrar, Straus, and Giroux.
- Rennie, D. (2012). Qualitative research as methodical hermeneutics. *Psychological Methods*, 17, 385-398.
- Schütz, A. (1967). *The phenomenology of the social world* (G. Walsh & F. Lehnert, Trad.). Evanston, IL : Northwestern University Press. (Ouvrage original publié en 1932).
- Spiegelberg, H. (1983). *The phenomenological movement* (3^e éd.). Boston, MA : Martinus Nijhoff.

van Manen, M. (1990). *Researching lived experience : human science for an action sensitive pedagogy* (2^e éd.). Albany, NY : State University of New York Press.

Walsh, R., & Koelsch, L. E. (2012). Building across fault lines in qualitative research. *The Humanistic Psychologist*, 40(4), 380-390.

Scott Churchill a obtenu un Ph. D. de l'Université Duquesne, à Pittsburgh, en 1984. Il est aujourd'hui professeur au département de psychologie de l'Université de Dallas, au Texas, où il dirige également le programme d'études de 2^e et 3^e cycle. Il est de plus directeur de la revue *The Humanistic Psychologist* et fait partie de l'équipe éditoriale du *Journal of Phenomenological Psychology*.